

D1

2965 d

LB

47764



LE
PORT
DE
MER.
COMEDIE.



A C T E U R S.

M. SABATIN, Marchand Juif.

BENJAMINE, Fille de M. Sabatin.

MARINE, Suivante de Benjamine.

M. DOUTREMER, Armateur.

LEANDRE, neveu de M. Doutremer.

LA SALINE, Valet de Léandre.

HALI, Galerien Turc.

BRIGANTIN, Galerien François.

Quatre Matelots.

Deux Cantarines.

Deux Barcarolles.

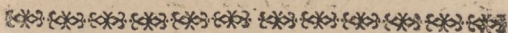
Deux Australiennes.

Un Singe.

La Scene est à Livourne.



LE PORT
DE MER,
COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

LA SALINE, MARINE.

MARINE.



E l'amour tant qu'il vous plai-
ra, M. de la Saline ; mais point
de badinage.

LA SALINE.

Ta main du moins.

MARINE.

Pas seulement le bout du doigt. Que ne te
dépêches-tu d'assurer le bonheur de ma mai-
tresse ? le mariage nous mettroit d'accord
je te l'ay promis.

A

2 LE PORT DE MER,
LA SALINE.

De quoy peut-tu donc te plaindre, Marine? il me semble que jusqu'icy nous y avons été assez bon train. A peine arrivons-nous à Livourne, moy & mon maître, que nous devenons amoureux de toi & de ta maîtresse. On nous apprend que M. Sabatin son pere la destine à un Pirate qui la rendra malheureuse; aussi-tôt par bonté de cœur nous entreprenons de nous faire aimer pour la dérober à ce brutal-là; soins, perils, dépenses, rien ne nous coute. Vous nous aimez enfin: il y en auroit qui s'en tiendroient-là; mais nous sommes honnêtes gens, nous voulons épouser.

MARINE.

Que ne songes-tu donc à en venir à bout?

LA SALINE.

Je ne songe à autre chose, depuis trois semaines que je me suis fait courtier de M. Sabatin; & je me creuse nuit & jour la cervelle, pour assortir mes fourberies à son humeur & à ses affaires.

MARINE.

Hé bien, qu'as-tu tiré de ta cervelle?

LA SALINE.

Doucement, Marine. M. Sabatin destine un Pirate à Benjamine. Il est bien aise de lui tenir toute prête une petite banqueroute pour la dot. Nous attendons des Esclaves de Smirne.

MARINE.

A quoy bon tout ce détail?

LA SALINE.

Je veux dégouter le Pirate du mariage que nous craignons. Je prétens profiter de la banqueroute, pour retirer de nôtre Juif les pier-

COMÉDIE.

3

rées que nous lui avons engagées. A l'é-
gard des Esclaves, je compte. . .

MARINE.

Je veux, je pretens, je compte ! voilà de
beaux projets, mais l'exécution ?

LA SALINE.

Tu es pour l'exécution, toi ! j'y viens. Je
me suis déjà assuré d'un bon nombre de per-
sonnes pour certain stratagème que je médite :
le magasin du Juif suffira de reste aux déguise-
mens nécessaires ; & il ne me manque plus
qu'une bagatelle.

MARINE.

Quoy donc ?

LA SALINE.

De l'argent.

MARINE.

C'est une bagatelle essentielle vraiment ; mais
n'importe ; il ne te doit pas manquer ici :
caisse, comptoir, écrin, coffre fort, tout est
sous ta main ; il ne te faut que de l'adresse &
du courage.

LA SALINE.

Oùï-da, oùï-da, Marine, mais la Justice
m'appelle pas cela comme-toi.

MARINE.

Va, va, ne crains rien, la Justice ne va
point en mer.

LA SALINE.

Eh non pas par tous les diables, elle n'y va
pas, mais elles y envoie.

MARINE.

Vrayment, voilà de belles moelles ! oh il
faut qu'un amant ait plus de fermeté. Enfin je
te laisse, fais comme tu l'entendras ; mais sou-
ge à m'obrenir tandis que je t'aime, on n'a
pas toujours le vent en poupe.

Aij

LE PORT DE MER,
LA SALINE.

Peste soit de l'amour ! cette friponne-là ma-
fera faire quelque sottise.



SCENE II.

LA SALINE, BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

AU diable le chien de comite ?

LA SALINE.

Mais, que vois-je ? voici une rencontre de
mauvaise augure !

BRIGANTIN.

Ah, Ah, j'ai quelque idée d'avoir vû cette
tête-là sur un autre corps !

LA SALINE.

Je crois que c'est . . . oïi par bleu, c'est lui-
même.

BRIGANTIN.

Plus je confronte, plus . . . he, c'est toy,
mon cher la Saline ?

LA SALINE.

Quoy, c'est toy, mon cher Brigantin ? que
veux donc dire cet équipage ?

BRIGANTIN.

C'est un petit déshabillé de mer, comme tu
vois, que je me suis fait faire pour mes exer-
cices.

LA SALINE.

Hé, depuis quand donc es-tu dans la Marine ?

COMEDIE.

BRIGANTIN.

J'y suis de la dernière promotion.

LA SALINE.

J'entens, j'entens.

BRIGANTIN.

Et c'est le zèle que tu me connois pour le bien public, qui m'a procuré cet emploi-là.

LA SALINE.

Comment ?

BRIGANTIN.

Tu sçais que j'ai toujours été fort amoureux des Spectacles ? Je m'étois dévoué de tout tems à y maintenir la paix & le silence, & pour cela, j'allois régulièrement à la Comédie, où le plus discrettement qu'il m'étoit possible, je m'emparois des Epées pour prévenir les querelles, & des Tabatières pour empêcher les étérnuemens.

LA SALINE.

Tu rendois-là un vrai service au public ?

BRIGANTIN.

Je m'en ferois assez bien trouvé, sans un petit malheur qui m'arriva.

LA SALINE.

Quel malheur !

BRIGANTIN.

Le jour d'une première représentation, un maudit animal, un Auteur qui avoit intérêt que ce jour-là le Spectacle ne fut pas paisible, me fit interrompre dans mon exercice. La Justice prit mon zèle de travers & avec quelque autre petite chose qu'elle interpreta aussi mal, elle alla jusqu'à me soupçonner de volerie, & me fit expedier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'il me fallut prendre le Colier de l'Ordre, & venir faire mes Caravanes sur ces Côtes.

A iij

6 LE PORT DE MER.

Qui l'eut dit qu'un rivage, à mes vœux se
funeste,
Dût présenter d'abord Pilade aux yeux
d'Oreste?

LA SALINE.

Je vois vraiment que tu t'es fort orné l'esprit!

BRIGANTIN.

O diable! les Spectacles font bien un jeune homme; mais toi tu brillois autrefois dans le monde? cet équipage-là t'efface diablement! ne me débrouilleras-tu point un peu de tout cela?

LA SALINE.

Bon, ai-je jamais eu de réserve pour toi? & peux-tu douter que je ne sois toujours le même: l'amitié s'altère-t-elle quand la vertu en est le fondement?

BRIGANTIN.

Vous vous moquez, M. de la Saline.

LA SALINE.

Ah, mon enfant, les honnêtes gens sont maudits de la Fortune! le zèle du bien public t'a perdu; une tendresse de conscience a ruiné mes affaires.

BRIGANTIN.

Une tendresse de conscience?

LA SALINE.

Oùï, je tenois une Caisse à Paris, dont je faisois valoir l'argent un peu vigoureusement. Cette chienne de conscience se fouleva contre moi; je luttai quelque tems contre elle; mais enfin elle m'atéra: j'eus horreur de moi-même. & pour ne point rongir devant mes compatriotes, je m'exilai généreusement de mon pays. Il

COMEDIE.

est vrai que j'emportai sans y penser, le fonds
de la Caisse . . .

BRIGANTIN.

On ne peut pas songer à tout.

LA SALINE.

Mais je ne le portai pas loin. La Mer, l'a-
vare Mer a tout englouti; & je n'ai sauvé du
nauffrage, que mes scrupules, & mon inté-
grité.

BRIGANTIN.

C'est le principal. Que fais-tu donc à pré-
sent ?

LA SALINE.

Je suis réduit à servir un jeune homme dont
l'amour me taille bien de la besogne; & cet
équipage n'est qu'un déguisement pour servir
sa passion.

BRIGANTIN.

A qui en veut donc ton Maître ici ?

LA SALINE.

A la fille d'un certain Juif, chez qui je me
suis introduit.

BRIGANTIN.

Son nom ?

LA SALINE.

Je n'en ai pu encore retenir que la moitié :
Hazaël-Raxa-Nimbrod-Isfarioth-Sabatin.

BRIGANTIN.

Quoi ! Benjamine, la fille de M. Sabatin ?

LA SALINE.

C'est cela même.

BRIGANTIN.

Diable, la jolie fille, & le vilain père !

LA SALINE.

Tu le connois ?

BRIGANTIN.

Trait pour trait. Tien, l'usure, la dureté.

8 LE PORT DE MER,

la défiance, la fraude, & le parjure, avec quelques regles d'Arithmétique, n'est-ce pas ce qu'on appelle ici M. Sabatin?

LA SALINE.

Justement, mais en récompense, la générosité, la tendresse, la franchise, & la constance, avec une taille divine, le visage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, & mille autres menus attraits, c'est ce qu'on appelle ici Benjamine.

BRIGANTIN.

La peste, quelle pâte de fille!

LA SALINE.

Cette fille-là, comme tu vois, merite assez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un pere comme le sien, qui pour comble de dureté, la veut donner pour femme à un brutal d'Armateur, encore plus digne de notre indignation. Non, mon cher Brigantin; non, ne souffrons point cette injuste alliance, & que le sort ne nous ait pas rassemblés en vain.

BRIGANTIN.

Tu n'as qu'à dire.

LA SALINE.

Me voilà déjà Courtier de M. Sabatin, j'en ménage plus commodement les interêts de mon Maître, & pour peu que tu me secondes. . . .

BRIGANTIN.

Volontiers, je suis tout à toi; qu'y-a-t'il à gagner?

LA SALINE.

Ta liberté. Pourquoi secouer la tête? si nous servons utilement mon Maître; crois-tu qu'il manque de credit, ou d'argent pour l'obtenir?

COMEDIE.

BRIGANTIN.

Ce n'est pas cela.

LA SALINE.

Quoi donc!

BRIGANTIN.

Veux-tu que je te dise? j'ai pris mon parti: je commence à me faire au service; & d'ailleurs, il y faudroit toujours revenir.

LA SALINE.

Si-bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent?

BRIGANTIN.

Sur ce pied là, il n'y a point de danger que je n'affronte.

LA SALINE.

Voici mon Maître tout à propos.

BRIGANTIN.

Ciel, c'est Leandre!



SCENE III.

LEANDRE, LA SALINE,
BRIGANTIN.

LA SALINE.

Monsieur, voilà un virtuose que je vous présente.

LEANDRE.

Et c'est ce coquin de valet que j'avois à Paris!

10 LE PORT DE MER,
BRIGANTIN.

Fort à votre service, Monsieur.

LEANDRE.

Ah! Monsieur le fripon, vous me payerez
du moins de vos deux oreilles, le Diamant que
vous me volâtes.

LA SALINE.

Comment diable, un Diamant?

BRIGANTIN.

Ah! Monsieur, je vous demande pardon, (*il*
se jette à genoux) vous me voyez au defes-
poir . . . de la surprise . . . que le remords . . .
de l'impuissance où je suis . . .

LEANDRE, *lui surprenant la main*
dans sa poche.

Comment, éfronté, que cherches-tu là?

BRIGANTIN.

Un mouchoir, Monsieur, pour essuyer mes
larmes.

LA SALINE.

L'habitude!

LEANDRE.

Jé ne sçai qui me tient . . .

LA SALINE.

Tout beau, Monsieur, ce bona-Voglie nous
est plus nécessaire que vous ne pensez: je l'a-
vois déjà mis dans nos interêts; & il va vous
restituer le tout en belles & bonnes fourbe-
ries.

BRIGANTIN, *en se relevant.*

Il me faut du retour.

LA SALINE.

Ne te mets pas en peine.

LEANDRE.

Ah! mon pauvre la Saline, je n'ai jamais eu
plus besoin de secours. Tout semble conjuré
contre ma flâme: mon oncle est ici.

COMEDIE.
LA SALINE.

11

M. Salomin ?

LEANDRE.

Où ; M. Salomin , les gens de mon équipage l'ont vû , comment faire !

LA SALINE.

Lever l'anchre , Monsieur , & prendre le large.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine ?

LA SALINE.

Que voulez-vous , Monsieur ? Soutiendrons-nous la présence de votre oncle ? il n'y a que six mois que vous lui enlevâtes ses pierreries : nous avons été obligez de les mettre à la Juifverie. M. Salomin me croira l'auteur du désordre ; vous me l'avez peint brutal. De grace , Monsieur , évitons l'orage , & ne m'allez pas briser contre ce rocher-là.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine ! & tu me crois un cœur à m'y refondre ?

LA SALINE.

Mais à quelle diable de manœuvre prétendez-vous encore m'employer ? vous m'avez déjà fait affronter mille écueils , depuis que j'ai l'honneur de conduire votre barque ; & votre amour est furieusement orageux ?

BRIGANTIN.

Laissez-moi faire , Monsieur , je veux vous servir , moi , contre vent & marée.

LEANDRE.

Ah , tu me rends la vie , mon cher Brigantin !
Seconde son zèle , mon cher la Saline.

LA SALINE.

Il ne risque rien , lui.

12 LE PORT DE MER,

BRIGANTIN.

Tantpis, c'est un agrément de moins.

LA SALINE.

Allons, Monsieur, l'émulation me gagne, il faut se sacrifier pour vous. J'imagine déjà un moyen de vous dérober à la vûe de votre oncle, & de vous introduire chez le pere de votre Maîtresse.

LEANDRE.

Chez M. Sabatin?

LA SALINE.

Oùi, le bon homme m'a confié ses affaires, & je prétends . . . mais je l'apperçois, allez tous deux m'attendre à la galere.

BRIGANTIN.

Sans adieu, camarade.

LA SALINE.

Cet honneur là ne m'appartient pas.

BRIGANTIN.

Il t'appartiendra, il t'appartiendra.



SCENE IV.

M. SABATIN, HALI,
LA SALINE.

LA SALINE.

HA! Monsieur je vous trouve à propos; je viens de tout préparer pour l'arrivée de nos Esclaves.

M. SABATIN.

COMEDIE. 13

M. SABATIN.

C'est bien fait ; mais as-tu songé à notre banqueroute ?

LA SALINE.

Oùi vraiment , Monsieur , toutes nos mesures sont prises ; & j'espère la conduire heureusement à terme , pour peu qu'Halime seconde.

HALI.

Mi volir , signor , mi volir , ma star una petita difficulta.

M. SABATIN.

Comment donc , quelle difficulté ?

HALI.

Habir qualchi scrupuli , e volir sapir che star gambarutta ?

M. SABATIN.

Ce que c'est qu'une banqueroute ? bon , c'est le fin du commerce , tu n'y entends rien.

HALI.

Oh ! dirmi , signor , non povir far niente , se non sapir.

LA SALINE.

Que veux-tu ? c'est une maniere honnête de profiter de la confiance des gens , & de partager à l'amiable le bien d'autrui.

HALI.

Star questo ? e commesi far gambarutta ?

LA SALINE.

Eh mais , on commence par établir son crédit , & quand on a pu attrapper l'argent ou la marchandise des gens , on dispartoit à propos , & l'on en est quitte pour partager.

HALI.

Per partager ?

M. SABATIN.

Oùi , c'est la regle.

B

14 LE PORT DE MER,

H A L I.

E non star friponaria?

M. SABATIN.

Rien moins.

H A L I.

Ela justiciâ non impicar?

M. SABATIN.

Au contraire, c'est elle-même qui en fait le partage? & il n'y a point de bon pere de famille qui ne doive faire au moins une banqueroute en sa vie.

LA SALINE.

Et qui n'y soit même obligé en conscience.

H A L I.

In conscienza? oh non habir piu di scrupuli, e star presto à la gambarutta.

M. SABATIN.

Va-t'en donc m'attendre au magasin, & m'envoye ici Benjamine.

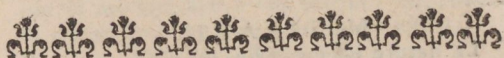
LA SALINE.

La voici tout à propos avec Marine.

M. SABATIN.

Pour toi va-t'en sur le Port, au-devant de M. Doutremer.





SCENE V.

M. SABATIN, BENJAMINE,
MARINE.

M. SABATIN.

ET vous, ma fille, préparez-vous à le recevoir comme il faut.

MARINE.

Quoi, Monsieur, vous songeriez encore à nous donner ce Corsaire-là ?

M. SABATIN.

Assurément : c'est un brave Pirate d'un abord un peu brusque à la vérité ; mais qui a de grandes intelligences dans son art, & qui sçait sa mer par cœur.

MARINE.

Mais au moins devriez-vous consulter l'inclination de vôtre fille !

M. SABATIN.

Inclination ou non, Marine, M. Doutermer a ma parole, & je la lui tiendrai.

MARINE.

Ma foi, je ne lui conseillerois pas de s'embarquer à l'écurdie ; le mariage est une mer bien dangereuse, quand on y a l'amour contraire.

BENJAMINE.

Non, non, Marine, mon pere ne me fa-

B ij

16 LE PORT DE MER,
crifiera point à des vûes d'interêts; & la nature....

M. SABATIN.

La nature est une bête, ma fille, quand elle s'oppose à des établissemens solides.

MARINÉ.

Oüi vrayment, voilà un établissement bien solide qu'un époux flottant!



SCENE VI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN,
BENJAMINE, MARINE.

M. DOUTREMER, *fumant.*

Serviteur, beaupere, me voici arrivé, épousons au plus vite, le Port m'ennuie déjà.

M. SABATIN.

Allons, ma fille, saluez M. Doutremer.

M. DOUTREMER.

Sans façons, M. Sabatin, achevons ma pipe, & nos affaires, à quand la nôce?

M. SABATIN.

A demain, si vous voulez.

BENJAMINE.

A demain, mon pere!

M. DOUTREMER.

Elle a raison, pourquoi pas aujourd'hui?

BENJAMINE.

Ah! de grace, mon pere, ne précipitez pas tant les choses; accordez-moi quelque tems.

pour calmer mes répugnances ; & s'il faut que je me sacrifie à vos ordres, laissez-moi du moins préparer mon cœur à cet effort.

M. DOUTREMER.

Bon, bon Mademoiselle! les vents entendent bien toutes ces raisons là ! ils souffent, il faut voguer.

BENJAMINE.

Vous pouvez voguer tout seul, pour moi qui ne suis point faite à la Mer . . .

M. DOUTREMER.

Vous vous y ferez Mademoiselle, & je vous en garantis quitte pour quelque mauvais succès.

BENJAMINE.

Je tâcherai de n'en avoir point à vous reprocher.

M. DOUTREMER.

O parbleu nous verrons, votre pere m'a promis ce mariage là, & je prétends qu'il me le tienne.

M. SABATIN.

C'est comme si les Notaires y avoient passé.

MARINE.

Pas tout à fait.

M. DOUTREMER.

Songez donc aux formalitez, & à la ceremonie ; je n'entends rien à tout cela ; mais je me charge du reste.

MARINE.

Plaisante manière de faire l'amour !

M. DOUTREMER.

Je ne m'en picque pas, Marine, ce n'est pas mon métier.

MARINE.

Pourquoi vous mêlez-vous donc d'épouser ?

18 LE PORT DE MER,
M. DOUTREMER.

C'est autre chose.

MARINE.

Distinction de Corsaire.

M. DOUTREMER.

Ce n'est pas que je renonce à aimer ta Maîtresse, non, & si elle vouloit m'aimer un peu . . .

BENJAMINE, *le repoussant.*

Ah vous m'empêchez!

M. DOUTREMER.

Quoi, ces délicatesses sur un port? quand vous seriez en pleine terre!

MARINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre!

M. DOUTREMER.

Bagatelle, je veux qu'en moins d'un mois, elle sçache fumer comme un Janissaire; & nous n'aurons pas plus plutôt fait un petit tour du monde ensemble . . . touchez-là . . .

MARINE, *lui donnant la main.*

Tenez Monsieur, c'est comme si c'étoit ma maîtresse. Vous pouvez compter sur un avantage invincible; & que plutôt que de vous épouser, nous nous jetterons toutes deux dans la Mer une pierre au col: Vous nous pêcherez si vous voulez.

M. SABATIN.

Vous êtes une insolente . . .

BENJAMINE.

Oùï mon pere, ce sont mes sentimens, & je vous laisse le maître d'en faire l'épreuve.

MARINE.

Vôtre servante.



SCENE VII.

M. DOUTREMER. M. SABATIN.

M. DOUTREMER.

F Ranchement, M. Sabatin, nous aurons de la peine à revirer cet esprit là !

SABATIN.

Ne vous mettez pas en peine, je sçaurai la réduire, il ne faut pas s'étonner si la Mer & vos manieres l'ont d'abord un peu effrayée.

M. DOUTREMER.

Ma foi, beaupere; je ne changerai pourtant ni de manieres, ni d'element; vous n'avez qu'à voir!

M. SABATIN.

Il faudra bien qu'elle s'y fasse.

M. DOUTREMER.

Songez donc à l'y disposer: je m'en vais faire un tour à mon bord; & je reviens sur le champ.

M. SABATIN.

Allez, vous pouvez compter sur elle; & je vous répons encore de sa personne; au cœur près, qui pourra venir.

M. DOUTREMER.

Parbleu, qu'il vienne ou non, je l'en quitte. Est-ce qu'on regarde les filles par-là ?

M. SABATIN.

Vous avez raison, le cœur n'est qu'un zerc dans un mariage bien sensé.



SCENE VIII.

M. SABATIN, MARINE,
LA SALINE en Marchand d'Es-
claves, avec LEANDRE en More,
BRIGANTIN en Esclavonne, &
d'autres Esclaves.

MARINE.

Monsieur, voilà une maniere de Turc,
avec des façons d'esclaves, qui vous cher-
chent.

LA SALINE.

Ah! Monsieur soyez le bien trouvé.

M. SABATIN.

Sans façon, Monsieur, que vous plaît-il?

LA SALINE.

C'est de la part de votre correspondant de
Smirne qui vous envoie ces Esclaves que vous
devez vendre à la Foire, & vous en voyez un
échantillon.

M. SABATIN.

Voilà vraiment un fort bel échantillon.

LA SALINE.

Oh! pour cette marchandise-là, je désire
qu'on soit mieux assorti; mais il faut un peu
vous montrer ce qu'ils savent faire, allons
cette Forlanne? je ne fais point de montre,
vous allez voir.

Les Esclaves dansent.

LA SALINE.

Hé bien, à quoy pensez-vous ?

M. SABATIN.

Je songe à y mettre le prix un peu haut.

LA SALINE.

Vous avez raison, on peut tenir bon sur
cette marchandise-là ; mais, écoutez un peu
celle-ci, elle chante joliment.

Une Esclave chante.

O Felice schiavo d'amor,

Frà catene d'una belta,

Goder sempre dev'il suo cor ;

Nella leggiadra juventù,

Mend' giova la liberta

Che l'amorosa servitù.

M. SABATIN.

Fort bien.

LA SALINE.

Ma foi, vous y ferez vôtre compte, sur ma
parole ; il n'y a rien qui rencherisse les filles
comme ces petits talens-là.

MARINE, s'approchant du More.

Ce visage-là me revient assez, il est d'un
beau noir.

M. SABATIN.

A quoy est-il bon ? chante-t-il ? danse-t-il ?

LA SALINE.

Il ne chante, ni ne danse, mais il ne laisse

22 LE PORT DE MER,
pas d'avoir son talent : tout More qu'il est ce
maraut-là de l'esprit comme un Singe; &c'est
un animal à changer du noir au blanc dans
l'occasion.

M. SABATIN.

Et cette autre Esclave, d'où est-elle ?

BRIGANTIN.

D'Esclavonie, Monsieur.

LA SALINE.

Elle est jolie femme, oïi!

BRIGANTIN.

Ti donc, si donc, vous me faites rougir. Il
est vrai qu'un Bacha entre les mains de qui je
tombai, me destina sur ma mine au Serail du
grand Seigneur; mais il se trouva un petit ob-
stacle. On n'entre point-là qu'on ne soit fille,
exactement fille; & par malheur, j'étois mariée
depuis trois mois. Trois ans plutôt, j'étois en
passe d'être Sultrane favorite.

M. SABATIN.

Elle est réjouissante.

LA SALINE.

Et utile de plus, tenez donnez-lui votre
main, elle vous dira la bonne aventure à livre
ouvert.

M. SABATIN, *lui donnant sa
main toute gantée.*

Voyons.

LA SALINE.

Dégantez vous-donc.

BRIGANTIN.

Ce n'est pas la peine, j'aperçois déjà à tra-
vers votre gand, les apprêts de certaine ban-
queroute.

M. SABATIN.

Paix, paix, passons cet article. La peste que
Einx!

COMEDIE.
BRIGANTIN.

23

Ah! voici qui ne dit rien de bon. Vous avez des vûes pour vôtre fille, que ses inclinations ne secondent point du tout.

M. SABATIN.

Il est vrai.

BRIGANTIN.

Vôtre main la menace de malheur; mais laissez-moi faire, je ne veux que manier son esprit un moment, je lui insinuerai des résolutions convenables; & je veux la rendre heureuse en dépit de cette main-là.

M. SABATIN.

J'aime bien autant ceux-ci que les autres.

LA SALINE.

Cela se trouve le mieux du monde, mon maître m'a chargé de vous les présenter de sa part, en reconnaissance des soins que vous prendrez du reste.

M. SABATIN.

Je lui suis vraiment fort obligé, & je les veux garder pour l'amour de lui; mais vous plaît-il d'entrer?

LA SALINE.

Non, je m'en retourne à la rade; & nous débarquerons quand vous jugerez à propos.

M. SABATIN.

Serviteur. *il rentre avec Leandre & Brigantini.*





SCENE IX.

MARINE, LA SALINE,

LA SALINE, *en quittant son habit
de Turc.*

HE bien, Marine, ne-m'en suis-je pas bien
tiré!

MARINE.

A merveilles, mais à quoi cela nous mène-
t-il?

LA SALINE.

A donner le tems à Leandre de s'expliquer
avec Benjamine, pendant que je travaillerai de
mon côté à faire échoüer M. Doutremer.



SCENE X.

M. SABATIN, LA SALINE,
MARINE.

M. SABATIN.

AH je suis perdu! je suis ruiné!

LA SALINE.

Comment donc, Monsieur, qu'est-il arrivé?

M. SABATIN.

COMEDIE. 25

M SABATIN.

Ce coquin de Turc qui vient de m'emporter mes pierreries.

LA SALINE.

Vos pierreries ? ah je suis volé !

MARINE.

Ne perdez point de tems , courez vite au Port, de peur qu'il n'échape.



SCENE XI.

BENJAMINE, MARINE.

BENJAMINE.

HE bien , ma pauvre Marine , comment nous déferons-nous de ce Monsieur Doutremer ?

MARINE.

Ma foi , Mademoiselle , je ne sçais pas ; votre pere veut que vous épousiez ce Pirate là : franchement , nous sommes mal , il a le vent sur nous.

BENJAMINE.

Et pour comble de maux , Leandre m'a abandonne encore dans cette extremité.

MARINE.

Leandre vous abandonne ?

BENJAMINE.

Qu'il est cruel , Marine ! il y a près d'un jour que je n'ai eu de ses nouvelles.

C

26 LE PORT DE MER,
MARINE.

Vous moquez-vous ! je croyois tout perdu :
quoi , pour quelques momens employés
sans doute à chercher des remedes essentiels ,
vous allez d'abord aux invectives ! Fi Ma-
demoiselle , faut-il avoir le cœur ombra-
geux ?

BENJAMINE.

Juge par là de mon amour pour Leandre,
& par cet amour comprend toute mon aver-
sion pour son rival.

MARINE.

J'entre dans tout cela à merveille , mais je
ne vois pas par où en sortir.

BENJAMINE.

Mais quelque dureté que mon pere affecte ,
crois-tu qu'au fond il ne conserve pas encore
assez de tendresse . . .

MARINE.

Que parlez-vous de tendresse ? je ne vous
connois qu'un pere Juif , je n'en sçache point
d'autre.

BENJAMINE.

S'il étoit bien convaincu du desespoir où sa
résolution me jette . . .

MARINE.

Il n'en démoderoit pas , vous dis-je ; il a
calculé ce mariage , & en a fait la preuve ;
il n'y a plus à revenir.

BENJAMINE.

Malheureuse !

MARINE.

Mais en recompense il vous destine pour
present de nocés , les deux plus aimables es-
claves.

BENJAMINE:

Ah ! ne me parle de rien qui ait rapport à ce
mariage-là.

COMÉDIE.

27

MARINE.

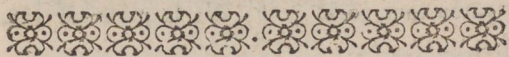
Patience, ils pourront bien étourdir votre douleur, & vous tenir lieu même de votre amant.

BENJAMINE.

Tu m'outrages!

MARINE.

Vous verrez, vous verrez, il y a une Esclavonne qui vous fera bonne à mille choses, & le plus joli petit More . . . votre cœur m'en dira des nouvelles.



SCÈNE XII.

BENJAMINE, MARINE.

BRIGANTIN en Esclavonne.

BRIGANTIN *à part.*

NE pourrai-je point trouver la fille de notre Juif?

MARINE.

Tenez, voici l'Esclavonne.

BRIGANTIN.

Ah Mademoiselle, je mourrois d'impatience de vous rendre mes respects; & je sçais bon gré à l'esclavage . . . Que le fort . . . dont l'agrément m'offre l'occasion . . . Je suis votre très-humble servante, Mademoiselle.

MARINE.

Le compliment est bien trouffé!

Cij

8 LE PORT DE MER,
BRIGANTIN, à Marine,
dans sa voix naturelle.

N'est-ce pas ? *reprenant sa voix de femme.*
Mais Mademoiselle est toute à ses chagrins,
& il ne luy reste guere d'attention pour
mon zele.

BENJAMINE.

Comment voyez-vous, je vous prie, que
j'aye des chagrins ?

BRIGANTIN.

Bon, Mademoiselle, je lis dans les cœurs
tout couremment ! demandez si je n'ay pas lû
tantôt tout vôtre pere, dès la premiere vûë.

MARINE.

Jusqu'à la derniere syllable.

BRIGANTIN.

Vous êtes encore plus lisible, vous. Tenez,
horreur d'un mariage qui vous menace,
impatience de voir un amant que vous crai-
gnez de perdre, murmure contre un pere
qui vous sacrifie à son avarice, n'est-ce pas
là l'abregé de vôtre cœur ?

BENJAMINE.

Vous m'étonnez !

BRIGANTIN.

Je ferai plus, je veux vous servir. Je sçais
ce qu'il en coûte à nôtre sexe de n'avoir pas ce
qu'il aime. On souffre diablement !

MARINE.

Je vous en répons.

BRIGANTIN.

On a aimé quelquefois : vous pouvez croire
qu'on n'a pas déplu ; des monstres d'épouseurs
sont venus à la traversé. J'ai tant juré contre
ces chiens de parens.

BENJAMINE.

Il est vrai qu'ils sont bien cruels !

COMEDIE.

29

BRIGANTIN.

Cruels ! ce sont de vrais Turcs : ils semblent
qu'ils nous fassent exprès là, pour nous faire
enrager.

MARINE.

Le beau plaisir !

BRIGANTIN.

Que ne nous laissent-ils le soin de nous
pourvoir ? ne sçavons-nous pas ce qu'il nous
faut ?

MARINE.

Qui le sçait mieux que nous ?

BRIGANTIN.

Mais les choses sont si mal réglées : l'amour
soufle à droit, le mariage soufle à gauche, le
courant de la nature nous emporte, la raison a
beau ramer . . . L'orage se déclare .. On perd
la tramontane . . . Je ne sçai si je m'explique,
mais vous voyez-bien que les parens ont
tort ?

MARINE.

C'est sans réplique,

BRIGANTIN.

Demandez, demandez à mon camarade, il
va vous confirmer tout cela.





SCENE XIII.

BENJAMINE, MARINE,
BRIGANTIN en femme Esclavonne,
LEANDRE en More.

LEANDRE.

EH qui pourroit, Mademoiselle, ne pas condamner les auteurs de vos chagrins ? mais ce n'est pas assez de les plaindre, il faut vous en affranchir, trop heureux si nôtre zele...

BRIGANTIN, *bas à Leandre.*

Autant de perdu, vous l'effarouchez.

LEANDRE.

Ah ! charmante personne, honorez-moi du moins d'un de vos regards ; & faites grace à ma souleur en faveur de mes sentimens.

MARINE, *à Benjamine.*

Il n'est pas si diable qu'il est noir.

BENJAMINE.

Laissez-moi, je vous prie ; c'est la seule preuve que j'exige de vostre affection.

LEANDRE.

L'heureux Leandre sans doute est l'objet de cette inquiétude !

BENJAMINE.

Que dites-vous de Leandre ?

LEANDRE.

Je sçais, Mademoiselle, toute la part qu'il a

dans votre cœur ; & c'est en la faveur que je vous prie d'agréer mes services : J'entre dans tous les transports que lui doit causer votre tendresse, & j'ose même vous remercier à vos genoux *Il lui baise la main, & se découvre.*

BENJAMINE.

Insolent ! . . . ah, Leandre !

LEANDRE.

Ah, Benjamine !

MARINE.

Les pauvres enfans !

BENJAMINE.

Quelle joye ! je tremble, cachez-vous vite qu'on ne vous surprenne . . . que je vous voye encore une fois . . . par quelle aventure êtes-vous ici ?

LEANDRE.

Votre pere attendoit des Esclaves de Smirne, la Saline les a prévenus, nous a supposés ; je vous vois enfin, que nous importe le reste ?

BENJAMINE.

Vous sçavez que M. Doutremer est arrivé ?

LEANDRE.

Hé bien, à quoi êtes-vous résolu ?

BENJAMINE.

Je ne sçavois pas bien encore ; mais votre présence me détermine ; & j'aurois mieux mourir que de me souffrir à un autre.

BRIGANTIN *dans sa voix naturelle.*

Vous ne mourrez point, Mademoiselle, c'est moi qui tiens le gouvernail, & je vous conduirai à bon port, sur ma parole.

BENJAMINE.

Ce n'est point une femme.

32 LE PORT DE MER,
BRIGANTIN.

Je ne l'ai jamais été.

LEANDRE.

C'est un de mes anciens valets que j'ai retrouvé ici, & qui doit vous servir auprès de votre pere, sous l'habit où vous le voyez.

BENJAMINE.

L'honnête garçon! ne voudra-t-il pas bien garder cette Montre pour l'amour de moi?

LEANDRE.

Non, s'il vous plaît.

BRIGANTIN.

Laissez, laissez, Monsieur, cela n'est pas inutile, en cas de fourberies on ne sçaurbit prendre son tems trop juste.

MARINE.

Ciel, voici votre pere!



SCENE XIV.

M. SABATIN, BENJAMINE,
LEANDRE, MARINE,
BRIGANTIN.

MARINE.

HE bien, Monsieur, avez-vous des nouvelles de votre Turc?

M. SABATIN.

Pas encore; mais je viens d'envoyer des Sbirres après. Ah, ah, ma fille, que faites-vous ici? ne vous avois-je pas défendu de prendre l'air qu'à travers vos jalousses?

COMEDIE.

33

BRIGANTIN.

Je lui contois en nous promenant , la maniere dont je suis tombée dans l'esclavage.

M. SABATIN.

Ce n'est pas pour vous que je parle ; je suis ravi que vous l'entretenez : Oüi Benjamine , écoutez cette femme-là , elle est de bon conseil.

BENJAMINE.

Je tâcherai d'en profiter , mon pere.

BRIGANTIN, *feignant de continuer son histoire, & se mettant toujours devant Monsieur Sabatin, pendant que Leandre parle à Benjamine.*

Sur ce Port donc , où je vous disois que mes parens m'avoient menée , je vis un certain homme de mer qui me vit aussi. Il fût touché de la délicatesse de mes traits ; je fus charmée de son air marin , de sa voix brusque , & de la plus belle moustache du Levant.

M. SABATIN.

Bon !

BRIGANTIN.

Vous trouvez du caprice à cela , mais vous sçavez que c'est le défaut des belles. Bref . . . écoutez-moi donc.

M. SABATIN.

Je vous écoute.

BRIGANTIN.

Nous-nous aimâmes : mes parens me destinoient un époux de terre ferme ; mais néant , mon cœur étoit à flot. Vous ne m'écoutez pas ?

M. SABATIN.

Si fait , si fait.

BRIGANTIN.

Enfin , j'épousai le Corsaire ; & nous ne

34 LE PORT DE MER,
fûmes pas plutôt mariez, que nous nous en-
barquâmes. Me suivez-vous?

M. SABATIN.

Où, vous dis-je.

BRIGANTIN.

Il me dit qu'il vouloit me faire voir toute
la terre.

MARINE.

Pouviez-vous vous résoudre à aller-là ?

BRIGANTIN.

On va bien loin avec ce qu'on aime ; mais
le perfide !

MARINE.

Hé bien ?

BRIGANTIN.

J'ai le cœur si ferré quand j'y songe !

M. SABATIN.

Que fit-il donc ?

BRIGANTIN.

Le traître commença son voyage par m'al-
lér vendre à un Bacha, avec qui il avoit fait
marché pour toutes ses femmes. J'étois la
treizième malheureuse qu'il achetoit de ce
barbare-là !

M. SABATIN.

La treizième !

BRIGANTIN.

Helas ! plutôt au Ciel que je fusse la dernière !
J'ai encore appris en arrivant ici, que mon
bourreau jettoit ses plombs sur la fille d'un ri-
che Marchand du pays, pour en faire sans
doute le même usage.

MARINE.

Monsieur, un Corsaire ! la fille d'un riche
Marchand ! il faut approfondir cela.

M. SABATIN.

Qu'est-ce donc que ce Corsaire ?

COMEDIE.

35

BRIGANTIN.

C'est un homme qui rôde de Port en Port,
un certain Doutremer...

M. SABATIN,

Doutremer!

MARINE

Monsieur!

BENJAMINE.

Mon pere?

BRIGANTIN.

D'où viennent donc toutes ces surprises?
connoîtroit-on ici mon perfide?

MARINE.

C'est justement celui que Monsieur vouloit
faire épouser à sa fille.

BENJAMINE.

Moi ! je ne veux point être venduë.

M. SABATIN.

Non , non , ma fille , cela ne sçauroit être : je
connois celui que je vous destine ; & je vous
répons qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez , celui dont je vous parle , est un gros
homme tirant sur le matelot , qui a , comme je
vous ai dit , l'air marin , la voix brusque , &
de teint salé.

MARINE.

Le voilà.

BENJAMINE.

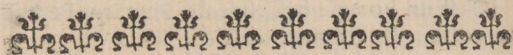
C'est lui-même.

M. SABATIN.

Seroit-il possible?

BRIGANTIN.

Le scelerat ! je voudrois le tenir ici , je le
devifagerois de bon cœur.



SCENE XV.

M. DOUTREMER, M. SABATIN,
BENJAMINE, LEANDRE,
MARINE, BRIGANTIN.

M. DOUTREMER.

Pour le coup, beaupere, vous serez content de moi ; & je défie Mademoiselle de tenir contre la petite fête que je lui ai préparée : Je suis morbleu galant, quand je m'y mets !

LEANDRE, *à part.*
Ciel, c'est mon oncle !

M. SABATIN.
Vrayment, Monsieur, j'apprends ici de belles nouvelles.

M. DOUTREMER.
Qu'est-ce à dire, belles nouvelles ?

MARINE, *bas à Brigantin.*
Ne perds pas courage.

BRIGANTIN.
Il est tout perdu.

M. SABATIN, *à M. Doutremey.*
Falloit-il jeter les yeux sur ma fille, pour de semblables perfidies ?

M. DOUTREMER.
Comment donc des perfidies ? je ne m'attendois pas à cette bourasque-là ; que voulez-vous dire ?

M. SABATIN.

M. SABATIN.

Que c'est être bien inhumain que d'épouser
ainsi de jeunes filles, pour les aller vendre à
des Bachas.

M. DOUTREMER.

Je veux être noyé, si j'y comprends rien ! dé-
broüillons un peu ceci, beau-pere, orien-
tons-nous.

BRIGANTIN *bas à M. Sabatin.*

Ne me commettez pas, c'est un brutal.

M. SABATIN. *à M. Doutremèr.*

Vous ne pouvez que trop vous reconnoître,
& cette Esclave...

BRIGANTIN, *à M. Sabatin.*

Vous me perdez.

M. DOUTREMER.

Hé-bien, cette Esclave ?

M. SABATIN.

N'est-elle pas la treizième de vos femmes que
vous avez vendues ?

M. DOUTREMER.

Qui ose donc vous soutenir ces impostures ?

M. SABATIN.

Elle-même.

M. DOUTREMER.

Comment impudente !

BRIGANTIN.

Des injures ! ah j'aime mieux me retirer

M. DOUTREMER.

Non, non, ventrebleu, vous ne m'échappe-
rez pas, fourbe que vous êtes ; & je vais vous
mettre à feu & à sang, si vous ne changez de
langage.

BRIGANTIN, *dans sa voix
naturelle.*

Ah, Monsieur, quartier, je vous prenois pour
un autre.

Ah parbleu, Monsieur le fripon, vous ne nous aurez pas imposé impunément!

BRIGANTIN, *ouvrant son habit de femme & faisant voir celui de galerien.*
Tout-beau, Messieurs! je suis un fripon privilégié, voilà mes titres.

M. DOUTREMER.

Eh, je pense que c'est ce maraut de Brigant-
tin?

BRIGANTIN.

C'est moi-même.

M. SABATIN.

Le More est sans doute du complot: il faut qu'il nous débrouille tout ceci.

M. DOUTREMER.

Oùï, par la sambleu, vous parlerez ou point de quartier; je vous traiterai tous deux de Turc à More.

LEANDRE *se démasquant.*

Hé-bien, il faut donc se découvrir.

M. DOUTREMER.

Ciel, c'est Léandre!

LEANDRE.

Oùï, mon oncle, vous voyez à vos genoux, un rival & un neveu; c'est à vous de voir ce que vous voulez être à mon égard: mais au moins ne me laissez pas la vie, si vous voulez encore m'arracher Benjamine.

M. SABATIN.

Eh quoi, Monsieur Doutremer, seroit-ce la le neveu dont vous m'aviez autrefois parlé pour ma fille?

M. DOUTREMER.

Je n'en ai point d'autre.



SCENE XVI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN,
BENJAMINE, LEANDRE,
MARINE, BRIGANTIN,
LA SALINE.

LA SALINE.

DE la joie, Monsieur, de la joie, voilà vôtre
Turc qu'on vous amène.

M. DOUTREMER.

Tenez, ce fripon là étoit encoré de l'intel-
ligence.

M. SABATIN.

Quoi, maraut....

LA SALINE.

Qu'est ce donc, Messieurs? fripon d'un côté!
maraut de l'autre! que veut donc dire tout
ceci?

LEANDRE.

Que tout est découvert, mon pauvre la Sa-
line, & que mon bonheur, ou mon malheur
dépend à présent de mon oncle que tu
vois.

LA SALINE.

Vous, Monsieur Salomin?

M. DOUTREMER.

Tais-toi, je ne suis Salomin qu'à Marseille,
& je suis ici Doutremer. Je change de nom &
de pavillon, selon mes interêts.

LA SALINE.

Excusez-moi donc, Monsieur Doutremer, si je
ne vous ai traité que comme le rival de mon
maître.

D ij

49 LE PORT DE MER,
M. SABATIN.

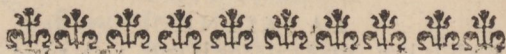
Treuve d'éclaircissement. Quelle est vôtre résolution ? Vous voyez qu'ils s'aiment.

M. DOUTREMER.

Je n'hésiterois pas à les rendre heureux, sans certaines pierreries que j'ai toujours sur le cœur.

LA SALINE.

Que cela ne vous embarrasse point ; nous les avions confiées à Monsieur, & voilà le fripon qui nous les a volées.



S C E N E XVII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN,
BENJAMINE, LEANDRE,
MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE, HALI.

H A L I.

NO, no, mi non star friponne ? mi far gambarutta.

M. DOUTREMER.

Comment, comment, que veux-tu dire avec ta gambarutta ?

H A L I.

Si, si, Signor, mi star un povero Turca che far Gambarutta in conscienza.

M. SABATIN.

O, parbleu, je te ferai pendre avec ta conscience !

H A L I.

Hò, la justitia non impicar ! ma sapir la regula, partagir ?

M. DOUTREMER, *lui arrachant
des mains les Piergeries.*

Hé ! donne , maraut , & va te faire pendre ailleurs !

H A L I.

A la forza , justitia , justitia !

M. DOUTREMER.

Nous compterons , Monsieur. C'en est fait , Léandre , j'oublie tout ; & j'en passerai par où M. Sabatin voudra.

M. S A B A T I N.

Donnez-vous donc la main , mes enfans.

L E A N D R E.

Quel bonheur , Benjamine !

B E N J A M I N E.

Je tremble que ce ne soit qu'un songe !

M A R I N E.

La peste , que je connois de filles qui voudroient rêver de même !

L A S A L I N E.

Il ne tient qu'à Monsieur que tu n'en ayes le plaisir. à *M. Sabatin.* Je vous fers depuis trois semaines , donnez-moi mon congé , & Marine pour récompense ?

M. S A B A T I N.

Volontiers , nous voilà tous contents.

M. DOUTREMER.

Il n'y a que ce pauvre Brigantin , pour qui nous ne sçaurions rien faire.

B R I G A N T I N.

Ne vous mettez point en peine ; je ne suis pas le plus à plaindre ; on se fait aux galeres , & l'on se lasse du mariage : tout cela revient au même. Que je fois seulement de la nôce , & ne songeons qu'à nous divertir.

M. DOUTREMER.

Allons , commencez-donc votre petite manœuvre.

D iij



FESTE MARINE.

Quatre Matelots avec deux Barcarolles ,
& deux Australiennes suivies d'un Singe
qui leur porte un Parasol , forment
une marche , & commencent la Fête.

LA SALINE , s'approchant des Australiennes ,
après qu'elles ont dansé.

Voilà vraiment de fort jolies danseuses ;
mais d'où sont celles-ci ?

M. DOUTREMER.

Ce sont des Australiennes , dont je voulois
faire present à Benjamin.

MARINE.

Et ce Singe là qui leur sert de Page ?

M. DOUTREMER.

C'en est un qui entend la langue de leur pays.

MARINE.

Comment , elles ne parlent donc pas Fran-
çois ?

M. DOUTREMER.

Si fait vraiment , je ne fus pas plutôt sur leurs
terres , que tout le monde l'apprit jusqu'aux Pé-
roquers , & cela en moins de huit jours.

BRIGANTIN.

Huit jours ! Ces peuples-là n'ont pas la mé-
moire courte apparemment ?

M. DOUTREMER.

Si fait , mais leurs jours sont longs , ils du-
rent six mois.

COMEDIE.

43

LA SALINE.

Des jours six mois ! par ma foi , M. Doutre-
mer, le monde est une plaisante machine !

M. DOUTREMER.

Tu es un vrai badaut , toi ! tu n'as jamais vû
que ton continent. Mais laissons continuer la
Feste.

UN MATELOT commence.

*Jeunes cœurs , venez apprendre
La manœuvre des amours.*

LE CHOEUR répète.

Jeunes cœurs , &c.

UNE BARCAROLLE.

Embarquez-vous dans vos beaux jours ;

C'est perdre tems que s'en défendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs , venez apprendre

La manœuvre des amours.

UN MATELOT.

Les yeux jaloux veillent toujours ;

Veillez toujours pour les surprendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs , venez apprendre

La manœuvre des amours.

UNE BARCAROLLE.

L'Hymen après de longs détours ,

Est le Port où l'on doit se rendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs , venez apprendre

La manœuvre des amours.

UN MATELOT & UNE BARCAROLLE

danfent ensemble.

M. DOUTREMER chante ensuite.

*Plus de commerce , Amour ! Bacchusfais mon
destin ;*

Ton flambeau me plaît moins que ma Pipe allumée.

Mette en fumant toujours , ma Bouteille à sa fin ,

C'est l'unique plaisir dont mon ame est charmée ;

44 LE PORT DE MER,

*Avec du Tabac, & du Vin,
Mes chagrins s'en vont en fumée.*

UN MATELOT danse seul.

BRIGANTIN.

Pour moi, j'en reviens toujours à nos Australiennes; celle-ci est toute jeune; je gage qu'elle n'a pas plus de quinze jours.

M. DOUTREMER.

Bon!

BRIGANTIN.

Quinze jours de leur pays s'entend.

M. DOUTREMER.

Te moques-tu? la plus jeune à ses soixante ans passez.

BRIGANTIN.

Elles ne paroissent pas, ma foi, leur âge.

LA SALINE, *s'adressant à une
des Australiennes.*

Si cette petite vieille-là vouloit s'établir ici, & qu'elle pût s'accommoder d'un enfant comme moi, qu'en pensez-vous? ... Mais, morbleu, pourquoi nous tromper? Vous nous dites que ce sont des femmes, & elles ne parlent point!

M. DOUTREMER.

C'est le défaut des femmes de leurs climats; on ne sçauroit leur arracher une parole; Ce n'est pas qu'elles n'ayent la voix jolie, je veux vous en donner le plaisir, écoutez:

L'une des AUSTRALIENNES commence.

*Notre bouche est toujours muette;
Mais nos yeux sont de grands parleurs:
Leur feu sincere est l'interprete
De celui qui brûle nos cœurs.*

LA SALINE répond.

*Ici la bouche est moins discrète;
Et les yeux sont plus grands menteurs.*

L'autre AUSTRALIENNE continue.

Notre beauté, toujours nouvelle

COMEDIE.

45

*A soixante ans fait des jaloux ;
La jeunesse ici dure-t-elle ,
Aussi long-tems que parmi nous ?*

LA SALINE.

*On s'y dit jeune , on s'y fait belle ,
Aussi long-tems qu'on l'est chez vous.*
La 1^{re}. AUSTRALIENNE reprend.
*On n'a point chez nous de méthode ,
Pour bien arranger ses attraits ,
La jeunesse les accomode ,
Et la nature en fait les frais.*

LA SALINE.

*Rien n'est ici moins à la mode ,
Que les visages sans aprêts.*
Les deux Australiennes, dansent ensuite avec
le Singe, sur un Air Chinois.

Une BARCAROLLE chante.

*Sopra'l mare d'amor ,
Voga , voga , mio cor ;
Dell' Amante in procella ,
La sua face è la stella :
Sopra'l mare d'amor ,
Voga , voga , mio cor.*

Les Matelots & les Barcarolles dansent
le branle, sur lequel on chante
les Couplets suivans.

LA SALINE.

*Que sans craindre le naufrage ,
Chacun s'embarque en ce jour ;
On fait toujours bon voyage ,
Quand on vogue avec l'Amour :
Mais qui cherche un heureux sort ,
Sans l'avoir pour soi , risque fort
De faire naufrage au Port.*

Une BARCAROLLE.

*Que sous l'amoureuse étoile ,
Vos cœurs suivent leurs desirs.*

46 LE PORT DE MER, COMEDIE.

Faites tous force de voile,
Vous touchez presque aux plaisirs :
Mais redoublez votre effort,
Un Amant perd tout, s'il s'endort ;
Ne vous reposez qu'au Port.

BRIGANTIN.

On dit que le Mariage
Est le seul Port de l'Amour :
Pour y finir son voyage,
Ce Dieu rame nuit & jour :
Mais par un bizarre sort,
Souvent après tout son effort,
L'Amour fait naufrage au Port.

M. DOUTREMER.

Avec le Dieu de la Tonne,
Il vaut bien mieux s'embarquer ;
L'Amour du gros tems s'étonne ;
Et Bacchus aime à risquer :
Mais en buvant à plein bord,
La raison trouve un plus doux sort,
Dans le naufrage qu'au Port.

BRIGANTIN.

Avant que d'être aux Galeres,
On n'aime point à risquer ;
Il est certaines affaires
Où l'on n'ose s'embarquer :
Mais je ne crains plus le sort,
Je défie Archers & Record,
Ma chaîne est mon Passe-port.
LA SALINE au Parterre.
La Piece a fait bon voyage,
Laissez-nous le croire ainsi,
Le vent de votre suffrage,
L'a conduite jusqu'ici :
Mais hélas ! nous craignons fort,
Si vous n'en assurez le sort,
De faire naufrage au Port.

F I N.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Pièces qui doivent composer le Theatre François*; & je n'y ai rien trouvé qui d'ive en empêcher l'Impression. A Paris le premier Novembre 1794. Signé, POUCHARD.

PRIVILEGE DU ROY.

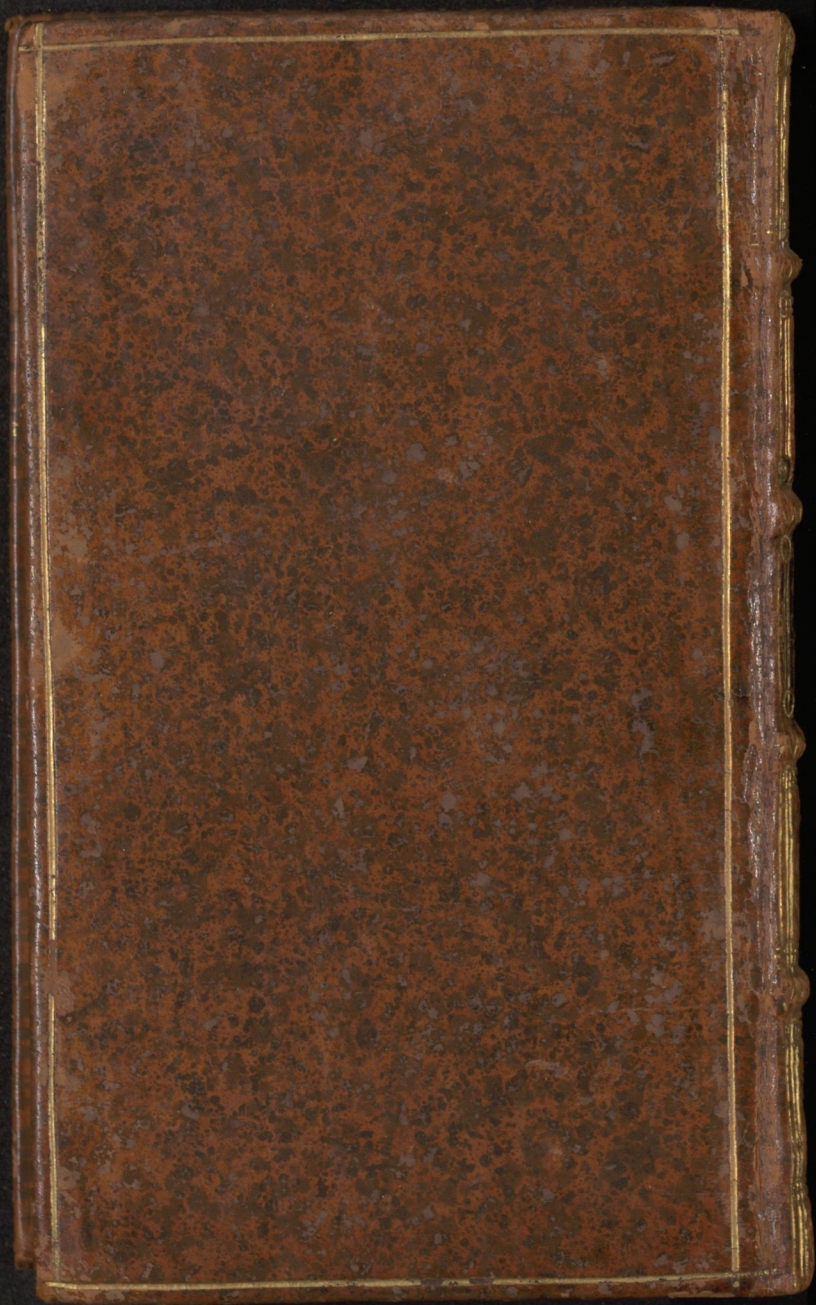
LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer *Les Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail*: mais comme il ne le peut faire réimprimer, sans s'engager à de très-grands frais, il Nous a tres-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'en dédommager, lui accorder nos Lettres de Privilèges, tant pour la réimpression de cet Ouvrage, que pour celles de plusieurs autres. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Ribou, & engager les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre, à son exemple, des Editions, dont la lecture puisse contribuer à l'avancement des Sciences & belles Lettres, qui fleurissent dans nôtre Royaume, ainsi qu'à soutenir la reputation de la Librairie & Imprimerie, qui y ont été jusqu'à present cultivées avec tant de succès; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Ribou, de faire réimprimer lesdits *Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail*, & aussi de faire réimprimer la nouvelle & parfaite Grammaire François du Pere Chifflet, le Theatre François, ou Recueil des meilleures Pièces de Theatre & Poësies des anciens Auteurs, & notamment des Sieurs de la Fosse, d'Auteroche, de Pradon, de Poisson, de Boursault, de Quinault, de la Grange, de Dancourt, & de Baron, le Jeu de l'Homme, augmenté des décisions nouvelles sur les difficultez & incidens de ce Jeu, en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, autant de fois que bon lui semblera, conjointement, ou séparément, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de dix années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons dessein

Tes à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter, ni contrefaire lesdits Livres en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposéant, & de tous depens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs; en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, il'en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Ponchartrain, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposéant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires; sans demander autre permission; & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: C A R tel est nôtre plaisir. D O N N E' à Versailles le douzième jour d'Avril, l'an de grâce mil sept cens dix, & de nôtre Regne le soixante-septième. Signé par le Roy en son Conseil, FOUQUET, & scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Registre, n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 42. n. 22. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Aoust 1703. A Paris le 11. Juillet 1710.

Signé, DELAUNAY, Syndic.





144. LA DOUBLE
cent ma joie à des fujets dont vous allez
être la Souveraine.

ARLEQUIN.

A présent je me moque du tour, que
notre amitié nous a joié: patience, ran-

LE
PORT
DE
MER.
COMEDIE.

